



AMADAS ET IDOINE

A Jacques Laurent

Ce long poème paraît ici, réduit aux proportions d'un lai, et sans ces développements de lieux communs et ces monologues qui faisaient les délices de nos aïeux, mais qui eussent été fastidieux pour un lecteur contemporain. Amadas et Idoine vit le jour dans les Etats anglo-normands pendant la seconde moitié du XII^e siècle. Il eut un grand succès en Angleterre pendant tout le Moyen Age, comme le prouvent les allusions nombreuses qui y sont faites dans des ouvrages postérieurs. On y voit traité le thème de la folie amoureuse, thème repris par Chrétien de Troyes dans Ivain, et plus tard par l'Arioste dans l'Orlando furioso. Amadas est encore par un autre côté (l'incident du tombeau et de la mort feinte) le prototype de Roméo et Juliette.

L'action se passe principalement en Bourgogne. Il est à peine besoin de faire observer qu'elle n'a aucun fondement historique. Pour les trouveurs de l'Ouest, la Bourgogne était une contrée déjà lointaine, où ils plaçaient volontiers le théâtre de leurs fables, de même que les Champenois et les Picards avaient élu la grande et la petite Bretagne pour le séjour habituel des héros courtois.

Il y eut jadis un sénéchal de Bourgogne, prud'homme entendu aux devoirs de sa charge et riche de cinq châteaux forts et de nombreuses terres, mais son bien le plus cher était un fils âgé de quinze ans, parfaitement beau de corps et de visage et bien appris au fait de chasse et de fauconnerie. Sa charmante innocence à un âge où le cœur reçoit les premières atteintes ne laissait pas d'étonner maints chevaliers qui l'appelaient par plaisanterie Amadas l'amoureux, ne sachant pas qu'ils étaient vrais prophètes.

Le duc de Bourgogne avait une fille : deçà les monts, il n'était pas de beauté plus renommée : elle avait la tête ronde et le front blanc, l'œil brillant, doux et dominateur, et ses cheveux blonds et déliés, que divisait une raie bien tirée, étaient si longs qu'ils tombaient presque à ses pieds. Elle était d'un abord affable et courtois, mais jusque-là si peu encline à l'amour et dédaigneuse envers tous les hommes qu'elle n'en prisait aucun, tant fût-il beau, vaillant, riche ou bien apparenté. C'est vainement que plusieurs l'avaient requise.

Un jour de grande fête le duc tenait sa cour dans son château de Dijon. Tous les barons du pays avaient répondu à son appel. Je laisse à penser si l'affluence fut nombreuse et belle dans la salle de marbre bis, l'accueil riche et abondants le manger et le boire.

Le sénéchal servait d'un mets royal dans un plat d'or, et son fils l'aidait dans son office, comme un damoiseau bien enseigné.

Il lui échut de servir la fille du duc.

"Ami, fait-elle, prends et tranche dans cette écuelle."

Amadas rencontre le regard d'Idoine et soudain la flamme s'allume dans son cœur. Est-ce joie ou souffrance, amertume ou douceur ? Sa vue se brouille, il perd quasi le sens, si bien que le couteau lui échappe des mains.

La pucelle voit son trouble et elle en a pitié ; si elle eût su la cause du mal, et eût bien voulu y apporter remède, elle eût vite, sans doute, calmé la douleur. Il n'était point besoin pour cela de mander les mires de Montpellier ou de Salerne.

A quelques jours de là, Amadas dont le mal empirait, faute de secours, se résolut d'aller, sans autre message, trouver la pucelle dans ses appartements. Il la salue d'un grand soupir et d'un regard doux et piteux, puis commence à voix basse : par figures et à mots couverts, il laisse entendre la peine qu'il souffre, il découvre enfin sa grande langueur, et le désir douloureux dont jamais il ne pourra se défaire.

Idoine a ouï la requête ; elle est fort étonnée.

"Que me dis-tu, frère Amadas ? Parles-tu sérieusement ou si tu plaisantes ?

— Je n'en ai guère envie, mademoiselle.

— S'il est vrai, c'est peut-être l'effet de la boisson..."

Amadas l'entend ; la tristesse et la honte l'accablent.

Il revint à l'hôtel et demeura plusieurs semaines, ayant perdu le goût de jouer et de rire.

Une seconde fois, il prit le parti de se rendre auprès d'Idoine. Il veut lui dire une fois encore son amour. Mais quand il est devant elle, il n'ose la regarder, tant il la craint et redoute. Il l'a saluée en grande angoisse et il s'est agenouillé ; il la prend par son manteau de diapre.

"Ne me laissez pas mourir, demoiselle, par faute de consolation.

— Que dis-tu là, garçon ennuyeux ? Oh ! voyez le fol rassoté qui se croit mon ami et qui me requiert d'amour ! J'aimerais mieux être tirée à quatre chevaux."

Amadas sort de la chambre, pâle et décoloré ; tant il est faible de cœur et de corps qu'il est tombé en défaillance. Des chevaliers passant par là et voyant l'enfant à terre, le prirent dans leurs bras et le portèrent à son hôtel.

Une année se passa.

Une troisième fois, Amadas va implorer Idoine qui le repousse encore. Alors sous ses yeux, l'enfant se pâme ; à ce coup, elle s'émeut : par le commandement d'Amour, Pitié, Franchise et Peur ont forgé le dard qui lui transperce le cœur.

"Las ! gémit-elle, j'ai été trop dure et trop fière !"

Elle se penche et prend le jouvenceau dans ses bras, presse ses lèvres contre sa bouche et tant le baise doucement qu'il revient à lui.

Il ne sent plus douleur ni malaise.

"O douce demoiselle, soupire-t-il, jamais pucelle ne fit si grande courtoisie.

— Ami, répond Idoine, vous avez souffert pour moi peine et angoisse, mais ce ne sera pas en vain, car la vue de votre souffrance m'a révélé mon amour."

A cette parole, Amadas, crut mourir de joie. Il jeta ses bras au cou de la pucelle.

"Ami, continua celle-ci, requérez au plus tôt la chevalerie, allez de terre en terre pour gagner le prix de la valeur, et, je vous le jure, je serai toute à vous."

Ce disant, elle tira son anneau et le mit au doigt du jouvenceau.

"Prenez, fit-elle, en gage d'amour loyal."

L'anneau était d'or fin, lettré au nom de la pucelle.

Le jouvenceau ne perdit pas de temps. Il courut auprès de son père et de ses amis, demandant d'aller en toute hâte prier leur seigneur qu'il l'armât chevalier.

Le lendemain, le duc lui ceignit l'épée.

*

* *

Amadas prit congé ; ii partit vers les marches, en quête de tournois. Il parcourut ainsi la Bourgogne, le Berri, la Gascogne ; il alla à Saint-Gilles en Provence, et de là en Lombardie, en Romagne, en Allemagne, dans le Hainaut et le Brabant, en Flandre, Normandie et Bretagne; l'Anjou le vit, et le Maine, et la Touraine et le Poitou, et jusqu'aux défilés d'Espagne. Maintes fois, son amie lui envoya quelque druerie, enseigne de soie fine, manches ridées, ou ceinture d'armes. Quel valeureux damoiseau, et qu'il faisait merveilles, la lance au poing ! En combien de joutes il se distingua ! Que de chevaliers abattus, et que de lances rompues ! Il y gagna baucents et milsoudors.

Il demeura ainsi trois années pleines loin de la Bourgogne où l'on soupirait après son retour ; il n'y était bruit que de ses hauts faits, car il avait envoyé au duc par un sien valet un beau cheval courant qu'il avait gagné sur le frère du riche roi de France.

Il se résolut enfin, après avoir montré sa vaillance, à revenir vers la contrée de ses pères. Il va l'amble, chantant un sonnet poitevin. Il a mis un bliaut neuf tout brodé sur une chemise de fine toile de Reims, avec un manteau bien séant et une ceinture de mille marcs. Des compagnons l'escortent sur le grand chemin, portant de beaux écus peints et des heaumes pointus.

Après de longues journées de marche, ils virent venir à eux un valet à pied. Il était vêtu de cotte vermeille et d'un manteau fourré de cendal. Il tenait à la main un bâton peint d'or et de couleur. Une boîte contenant une lettre pendait à sa ceinture.

Amadas le reconnut pour un serviteur du duc, avant qu'il lui adressât la parole. Il descendit de cheval.

"Ami, s'écria-t-il, comme va mon amie, mon cœur, ma vie ? Est-elle saine et heureuse ?

— Sire, elle vous mande mille saluts d'amour, répartit le valet. L'infortunée ! Le comte de Nevers doit l'épouser dans quatre jours. Et tant elle vous regrette et réclame que ses jours sont comptés, si elle ne vous revoit bientôt."

Quel coup pour Amadas ! Il laisse tomber sa tête sans dire une parole.

"Le comte de Nevers s'est engagé l'autre jour à Dijon, poursuit le messager. Qu'elle le veuille ou non, que ce soit joie ou deuil, elle sera épousée au quatrième jour."

A ces mots, Amadas tombe en frénésie ; il perd le sens ; il se précipite sur le valet qui s'enfuit ; il le poursuit et enfin se sauve dans les bois, comme un enragé et un loup-garou. Ses compagnons piquent des éperons et courent se saisir de lui. Ils essaient de le mettre à la raison, mais Amadas roule des yeux égarés, en laissant échapper des mots sans suite.

On le reconduisit dans un des châteaux de son père. Le sénéchal fut consterné de le voir en un tel état ; la mère est éperdue, elle tord ses mains et s'arrache les cheveux.

On enferma le jouvenceau dans une chambre à l'écart. On lui prodigua des médecines. Rien n'y fit.

Sa mésaventure fut bientôt sue ; clerks et lais, écuyers et damoiseaux en menèrent grand deuil par toute la Bourgogne la belle.

*

* *

Idoine ne perdit pas la raison dans sa douleur. Elle est allée quérir trois sorcières, de ces femmes qui savent arts et enchantements pour voler la nuit par le monde, calmer les ondes de

la mer, faire croître et fleurir les arbres, ressusciter les morts, endormir les vivants et leur donner les songes qu'il leur plaît, changer les hommes en ânes, crouler les châteaux et faire courir les fleuves à rebours.

La veille des noces, elles prirent la figure des trois fées qui ont pouvoir sur tout ce qui est en vie : Cloto, Lachésis et Atropos.

Elles pénétrèrent dans la chambre du Comte à l'heure de son réveil et l'enfantôment si bien qu'il ne sait plus si c'est vision ou songe, et qu'il ne peut plus se signer de la main.

"Sœurs, dit Cloto, le Comte qui dort ici doit épouser Idoine demain. Qu'en adviendra-t-il ?

— Je lui destinai, repartit Lachésis, qu'en sa vie elle n'aurait nulle joie d'amour.

— Oh ! défaites cette grande infortune, ma sœur !

— A aucun prix.

— Moi, dit Atropos, je destinai au comte que s'il prenait femme et dormait avec elle, il mourrait dans l'année. Il n'échappera point à son sort.

— Cela vous fâcherait-il mes sœurs, reprit Cloto, qu'on découvrit la vérité au comte afin qu'il se gardât d'épouser Idoine ?

— A votre plaisir", répondirent les deux autres.

Là-dessus elles se retirèrent, laissant Cloto seule avec le Comte qui gisait immobile et muet dans sa couche.

— Je veux vous sauver de la mort, lui dit-elle d'une voix forte ; vous voulez épouser Idoine : or sachez bien que si vous la prenez, vous perdrez la vie. Si par malheur vous touchez à la pucelle, c'est votre destinée de mourir aussitôt à grande angoisse et tourment.

Si vous tenez à la vie, il vous faut chercher votre plaisir d'une autre femme."

Les sorcières rapportèrent à la fille du duc comment elles avaient enfantômé le Comte qui ne doute pas de leur pouvoir certain. L'avertissement le laissa pensif, mais il avait le cœur fier et il aimait la pucelle. Il ne songea pas à reprendre sa parole. Dès le matin il monte et va d'une traite à Dijon.

Le duc l'accueillit très bien, et devant son barnage lui accorda Idoine. Le comte eut grand peur lorsqu'il vit la pucelle s'évanouir devant la porte du moutier. On la porta dans sa chambre. Le festin des noces fut gai pour les invités, mais fort triste pour le comte qui ne mangea ni ne but.

La nuit vint. Les époux se couchèrent. Le comte embrasse doucement sa femme, mais il n'ose davantage. Ne croyez pas, seigneurs barons, qu'Idoine ne fut pas payée en mots gracieux. Cependant la belle pleure tellement que le comte a toute la poitrine mouillée comme de pluie fine.

il n'essaya pas de vaincre la résistance d'Idoine.

"Ne pleurez pas, douce amie, je m'en voudrais de ne pas faire en tout votre volonté."

Malgré tant de courtoisie, la malheureuse gémit. Jamais elle n'aura de joie si ce n'est d'Amadas quipour elle est devenu fou furieux.

Le père du jouvenceau se résolut pourtant à le délivrer de ses liens. Un sergent apporta la clé des anneaux. Amadas est libre, il va çà et là, amont, aval, dedans et dehors, comme un insensé.

Mais vous savez qu'en ce monde terrien, il n'est nulle joie qui dure hormis celle qui vient de Dieu ; de même il arrive qu'on perd le souvenir des maux soufferts. Amadas vit la porte du château ouverte, et le gardien qui dormait, cuvant son vin. Il sortit rapidement comme le cerf qui fait ses sauts à travers un breuil, et tout bellement s'éloigna de la ville.

Il erre par les champs et va traversant les bourgs et les villages. Sergents, chevaliers et damoiseaux allèrent à sa recherche par les chemins ferrés, les voies et les sentiers, les bois et les larris. Mais ce fut en vain. Amadas avait disparu.

Cependant Idoine était malade à Nevers et ne quittait plus le lit. Sa face claire comme la rose devint plus livide que cendre. Elle appela un de ses privés.

"Garinet, fit-elle, si tu veux que je guérisse, cours au plus vite me chercher Amadas."

Garinet se présenta chez le Sénéchal et s'enquit des nouvelles du damoiseau. Quand il eut appris sa fuite, il partit à sa recherche. Il parcourut les contrées étrangères, le Berri, l'Auvergne, la Gascogne, jusqu'à la mer d'Espagne. De longues semaines passèrent, Garinet n'avait aucune nouvelle d'Amadas et n'osait retourner auprès de sa maîtresse ; il continua Savoie, et tout morne et pensif chevaucha vers la Lombardie.

Un beau jour il entra dans Lucques. Il avisa une riche maison; il y reçut l'hospitalité.

Il y avait grand bruit dans la rue.

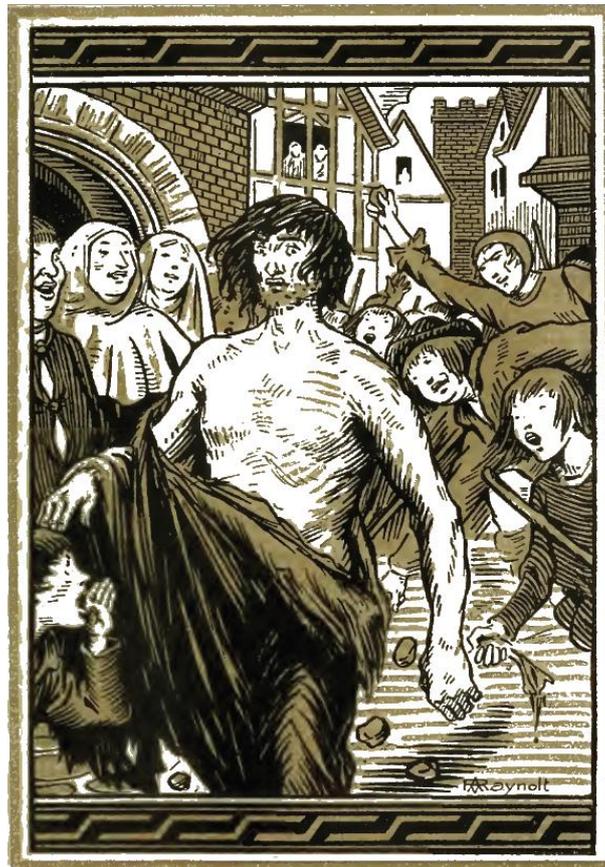
"Venez voir, lui dit-on, un fin fol; jamais vous ne vîtes le pareil !"

Garinet s'approcha de la fenêtre.

O Dieu ! que voit-il ?

Il reconnaît Amadas, tout nu et les crins tondus, et poursuivi par les enfants et la frapaille à grands cris et coups de bâtons, et parmi ces pautonniers, c'est à qui mieux l'empoigne, le gratte, le déchire.

Garinet fut rempli de tristesse devant ce spectacle.



Quand il se mit à table, il gardait le silence ; des larmes brillèrent sur sa face.

L'hôte lui demanda pourquoi il pleurait.

"Sire, dit-il, ce fol est mon seigneur. Je l'ai vu maintes fois sur son destrier, armé, la lance au poing ; jamais chevalier n'eut plus fière mine."

Et il lui conta toute l'histoire. Il ajouta qu'il ne voulait pas tarder davantage à partir pour Nevers.

Il recommanda le malheureux Amadas à son hôte.

"Ami, vous pouvez compter sur moi, répondit celui-ci. Je m'occuperai de lui. Mais sachez que nul ne peut le garder. Il habite sous la voûte d'une cave antique et ruinée et gît la nuit sur

la pierre dure. Il est tellement sauvage qu'il ne veut pas d'autre logis. Je le ferai suivre pour le défendre."

Ils allèrent voir ensemble la caverne qui était vide à cette heure, et ils y déposèrent une peau velue afin qu'Amadas ne couchât point sur la pierre.

*
* *

Garinet, de retour à Nevers, conta son voyage à Idoine.

Le lendemain, la pucelle manda son seigneur et lui dit : "Sire, nous sommes malheureux depuis notre mariage ; je sens que je dépéris. Je vous demande un don : je veux aller à Saint-Pierre de Rome requérir le saint en oraisons."

Le comte lui octroya ce qu'elle demandait.

Elle se prépara aussitôt, fit appareiller coffres et bougettes, vêtements et chevaux, et se munit d'or et d'argent. Le comte lui donna pour l'accompagner, outre Garinet, cinq chevaliers.

Elle partit comme une vraie pèlerine et alla sans arrêt jusqu'à Lucques. Elle envoya Garinet prendre hôtel chez le riche homme qui l'avait hébergé : le valet s'acquitta bien de son emploi de chambellan, menant avec lui les sommiers chargés des coffres, des draps et des vaisseaux. Il salua l'hôte en lui recommandant le silence.

Le riche homme alla au-devant d'Idoine. Sa femme et les siens la conduisirent dans ses appartements.

Il y avait à l'étage une galerie décorée de tapis et de tentures qui donnait sur la grand'rue et d'où l'on découvrait la ville tout entière. Idoine s'accouda à la fenêtre. Tout à coup une clameur s'élève par la rue : c'est Amadas entouré de cent musards et pautonniers. En entendant tout ce bruit, dont elle devine la cause, Idoine est éperdue.

La dame de l'hôtel l'a prise par le manteau.

"Venez voir, dame, un des plus étranges fous qui soient. C'est le spectacle le plus incroyable de la ville."

Le comtesse voit s'avancer sous ses fenêtres, dans un accoutrement vil, objet d'opprobre et de risée, l'homme du monde qu'elle aime le plus.

Il y a grande presse sur la place. L'un le tire et l'autre le pousse. Ils lui lancent des bâtons entre les jambes, lui jettent au visage de la boue, des torchons et de vieux souliers, et le cinglent de longues verges qui le mettent à sang.

Et voilà qu'un grand mâtin s'élançe d'une maison, une hart autour du col, et le mord à l'épaule qu'il avait maigre et décharnée.

A ce coup la belle se pâme.

Idoine voulut voir le réduit qui abritait le misérable.

Après manger, quand la nuit tomba et que tous furent couchés, elle partit avec Garinet, secrètement, couverte d'une chape à pluie. Ils passèrent par une vieille porte et allèrent par une ruelle écartée. Sous la voûte, Amadas gisait, las, le corps souillé, étendu sur sa peau.

Idoine s'est désaffublée de sa chape. Elle se couche auprès de lui, et simplement et par grande douceur, elle l'entoure de ses bras, l'un dessus, l'autre dessous, et le baise à sa bouche. Amadas s'éveille en sursaut ; il roule des yeux égarés ; il s'effraie, bondit pour s'enfuir comme un frénétique et frappe d'un coup de poing Garinet qui le maîtrise.

Mais Idoine le regarde bien en face et d'une voix où percent la tristesse et l'amour :

"C'est votre amie, s'écrie-t-elle, la fille au bon duc de Bourgogne, votre dame qui a souffert tant de maux, Idoine qui se meurt pour vous !"

A ce mot, un changement soudain s'opère dans son esprit troublé, sa folie lui passe d'un coup. Il jette un grand soupir.

"Amadas, continue la pucelle, je suis venue vous secourir !"

La mémoire et la raison lui sont revenues, mais il ressent une grande honte de la vie qu'il a menée et de l'état affreux où il se trouve. Il voudrait être à Babylone d'Egypte.

"Laissez-moi m'en aller, gémit-il : il ne me chaut en quelle terre pour pleurer mon malheur et chercher la mort."

Idoine pleurait à chaudes larmes.

"Ami, j'ai quitté mon seigneur pour vous que j'aime. Je viens de Nevers la noble cité, je suis appelée comtesse et haute dame."

Seigneurs, c'est la nature de la femme d'agir toujours contre la raison. Mais parfois, en suivant son cœur, elle n'en est que plus vertueuse et plus sage. Une bonne femme vaut cent hommes : son amitié ne fait défaut nul jour et ne change pas dans la détresse, et le devoir est son soin constant...

Amadas fut conduit au logis. Après le bain, rogné et bien peigné, il soupa de mets choisis et de vins clairs.

Le lendemain quand l'aube parut et que les cloches sonnèrent, la comtesse se rendit au moutier pour prier Dieu. Cependant Garinet s'occupait, par son ordre, de vêtir et d'atourner Amadas le plus richement possible. On lui donna des braies blanches cousues par Idoine, des chausses bandées de noir et de vermeil, avec braïel lacé d'or et de soie. Il eut une chape d'écarlate fourrée d'hermine et ourlée de zibeline noire et chenue, avec un fermail d'or à son col. Il sortit sur un palefroi, suivi de deux valets.

Quand ce vint à l'heure du repas. Idoine le reçut devant tous :

"Beau doux ami, s'écria-t-elle, soyez le bienvenu et loué soit Dieu qui vous a conduit ici sain et sauf !

— Dame, répond sagement Amadas, je viens tout droit d'outre-mer où j'ai passé longtemps. Comment vont le Duc votre père et la Duchesse votre mère ?

— Fort bien, je vous remercie. Quand ils vous sauront de retour, ils auront le plus vif désir de vous voir."

Ceux de l'hôtel sont émerveillés, ils ne reconnaissent ni tant ni quant le fol de naguère. Ils demandent quel est son nom et son pays.

"C'est, répond-elle, le fils du sénéchal de Bourgogne. "

Beaucoup alors le reconnurent qui l'avaient rencontré autrefois.

Tandis que la comtesse se préparait à aller à Rome accomplir son pèlerinage, Amadas empêché, bien contre son gré, de la suivre (mais c'était l'ordre d'Idoine) fut prié à un grand tournoi. Ce fut une belle mêlée, un fier chaplis de lances tronçonnées et d'écus en pièces. Amadas y désarçonna maints barons comme à l'accoutumée.

Idoine revint bientôt de Rome avec sa compagnie, écuyers, queux et sommiers, sous la conduite d'un vieux chevalier.

Ils allaient dans le défilé d'un petit vallon, lorsque devant un ponceau parut un chevalier, rapide comme l'éclair. Il jette à terre l'écuyer qui tenait le frein de la comtesse et enlève la dame sur le col de son destrier.

La compagnie piqua au grand galop; elle atteignit, à une lieue de là, le chevalier qui lâcha sa proie.

Amadas, à son retour, vit Idoine saine et bien guérie, le teint frais comme une fleur et belle comme une fée. Ils rentrèrent dans leur hôtel à Lucques au milieu des réjouissances.

Mais oyez l'étrange mésaventure.

Le sénéchal avait servi le premier mets, quand un mal soudain prend la comtesse.

"Sainte Marie, soupire-t-elle, je suis morte !"

On l'emporta. Quand elle fut couchée, elle reprit un peu haleine, mais ce fut pour demander la confession.

"Ami, dit-elle à Amadas, je sens que je me meure.

— Si vous mourez, s'écrie le damoiseau, je ne tarderai pas à vous rejoindre dans la tombe.

— N'en faites rien, je vous en supplie, ma seule consolation en quittant ce monde sera de vous laisser en vie. Vous avez déjà trop souffert par moi."

Alors, pour détourner son ami de son dessein funeste, elle inventa par amour un mensonge inouï.

"Vous dites que vous n'aurez soulagement que de mourir après moi. Or, écoutez, ô le plus loyal des amants : j'ai péché horriblement, et vous ai bafoué et trahi. Durant trois années j'ai aimé trois miens cousins. Et j'ai eu trois enfants que j'ai tués de ma main. Il a fallu que je fusse à l'article de la mort pour vous avouer un tel crime que je n'eusse osé découvrir à prêtre ni ermite. Si vous mourez, j'irai en enfer. Pour m'épargner les peines éternelles, vous devrez multiplier les oraisons et les aumônes. Adieu mon doux ami, le cœur me manque, la mort me presse. Je vous donne la bénédiction qu'une drue peut donner à son dru. Adieu jusqu'au jour du Jugement !"

La stupeur d'Amadas était profonde, mais l'amour seul parlait dans son cœur.

"Sachez, dit-il, douce amie, que je ne finirai mes jours avant que je vous aie rendue à Dieu et arrachée à la damnation, et par la miséricorde divine, mise dans la joie perpétuelle des élus."

Idoine jeta un grand soupir. Moines, chanoines, abbés accoururent à son chevet. Une heure elle commence à noircir, une heure elle redevient vermeille. Bientôt ses yeux se troublent, elle perd la vue et la parole.

Idoine est trépassée.

On l'étend sur un drap de Syrie. On l'emporte dans la salle où une bière est dressée, et devant les cierges, les clerks chantent les vigiles des morts.



*
* *

A un endroit de la cité, il y avait un antique cimetière clos de murs. Là reposaient les corps saints et les hauts hommes et les nobles dames. Là, dans un monument de marbre bis, on a placé le corps de la comtesse.

Amadas y est venu faire la funèbre veillée. Il a pendu son écu à un pin rameux et appuyé sa lance contre le mur. Il se tient près du cercueil, morne, pensif, le chef enclin, et il prie et pleure.

"Ah ! soupire-t-il, belle jeunesse, que Dieu vous sauve !"

Soudain, il entend une longue rumeur aux environs. Des gens arrivent au galop, escortant une bière. Il croit déjà que ce sont diables et maufés qui viennent s'emparer du corps d'Idoine, et il tremble de tous ses membres. Un Chevalier a franchi le mur d'un saut sur un grand palefroi et, accourant vers lui, il l'interpelle avec arrogance :

"Que fais-tu là, s'écrie-t-il, auprès de ce cercueil où gît l'amie que je pleure. C'est une folie qui pourra te coûter cher !

— Fou toi-même, que viens-tu faire ici ?

— Eloigne-toi de ce tombeau, te dis-je.

— Je n'ai cure de tes menaces.

— Alors dis m'en la raison."

Amadas lui avoue que sous le marbre gît celle qu'il aime le plus au monde et dont toujours il aura deuil en son vivant.

Le maufé éclate de rire.

"Ecoutez, sire chevalier, vous n'êtes pas le premier qui ait été déçu et trahi par une femme. Celle-ci eut un autre ami dont je vous en donnerai la preuve.

"Reconnaissez-vous cet anneau marqué de votre chiffre ?"

Amadas reconnaît l'anneau qu'il donna jadis à Idoine en échange du sien.

"Ah ! chétif que je suis, malheureux ! s'écrie-t-il. Maudits soient tous ceux qui furent aimés et ceux qui furent amants ! Tous ont été dupés et maltraités : Tristan, Paris, Achille, Ulysse, le roi Floire et le preux Roland, Enée, Alexandre et le grand Salomon. Toutes les femmes sont pleines de félonie et de trahison. Toutefois Idoine, si elle m'a déçu, est moins trompeuse encore que les autres ; car elle m'a plus loyalement aimé. Ah ! Idoine, pourquoi m'avoir trahi à votre tour ? Par vous je sais maintenant qu'il n'est pas une amie qui ne soit menteuse, parjure et foimentie !

L'eau du cœur lui découle des yeux, par grande amertume, quand il se rappelle les douces privautés de leurs chastes amours.

"Ah non, chère Idoine, je ne puis croire une telle chose !"

Le Chevalier s'écria en colère :

"Vassal, j'ignore ton nom et ton être, mais tu es par trop fol et orgueilleux de venir ici sur cette tombe. Si tu ne déguerpis, je t'y ferai gésir tout froid et bouche bée.

— De fol homme paroles insensées, répond Amadas. Vous êtes plein de rage et d'outrecuidance de me jeter le défi. A votre plaisir, mais vous aurez fort à faire, je crois."

Là-dessus il lace son heaume et sa ventaille, monte, prend son écu et sa lance. L'autre s'est éloigné de la longueur d'un arpent. Les chevaux sont forts et courants, les vassaux hardis. Ils piquent au grand galop, s'entre frappent des lances dont les tronçons volent. Tous deux vident les arçons, mais chacun s'est remis sur pied, et s'avance couvert de son blason, haut sur le chef, et le branc nu.

Déjà le Chevalier était las du combat, quand par grande insolence, il s'écria :

"Laissez la joute, beau doux ami, vous ne pourrez pas résister plus longtemps à mes coups.

— A aucun prix, s'écria Amadas. Que chacun fasse le mieux qu'il pourra, et que le plus mauvais des deux demande grâce !"

Lors, ils reprennent les brancs et les écus. L'herbe autour d'eux s'allume des étincelles qui volent.

Amadas frappe par telle vertu qu'il a tranché l'écu de son adversaire jusqu'à la boucle. Le Chevalier riposte par un coup furieux. Amadas roule à terre.

"Tu ne peux plus te défendre. Avoue-toi battu. Et je te laisserai partir."

Mais Amadas, après avoir faibli un moment, avait repris le combat. Il pousse si rudement que le Chevalier s'écarte du tombeau. Un coup formidable enfonce le heaume où l'or resplendit.

Le Chevalier demanda grâce.

"Beau sire, dit-il, il vous advient une grande joie. Par votre hardiesse vous avez délivré le corps d'Idoine, et vous serez, avant que le soleil soit levé, le plus heureux du monde. Vous surmontez en loyauté tous les amants qui furent et qui seront. Je vous apprendrai une chose merveilleuse. Votre Idoine, que vous croyiez perdue, est là vivante, en ce tombeau. Lorsque je me séparai d'elle, je lui tirai du doigt son anneau et lui en glissai un autre qui a la vertu de plonger celui qui le porte dans une mort feinte."

Comme le jour blanchissait, Amadas abattit le couvercle du cercueil et prit doucement la pucelle entre ses bras.

Il trouva à la main gauche l'anneau fée qu'il retira.

Idoine soupire longuement, étend les bras, ouvre les yeux.

"Sainte Marie, où suis-je ? et qui me tient dans ce tombeau ?

— C'est votre ami, ne vous troublez pas, chère Idoine, vous êtes venue de la mort à la vie."

Il lui raconte comment elle trépassa, comment elle fut pleurée et ensevelie, comment il vint armé pendant la nuit dans le cimetière, comment à grand bruit merveilleux, le maufé vint avec ses gens et une bière, comment il fut vainqueur de la joute, et apprit le secret de l'anneau.

"Et maintenant, où voulez-vous aller, chère Idoine, en quel royaume lointain ? Voulez-vous passer Thulé et la Mer Bétée ? Je vous suivrai partout.

— Nous irons dans notre contrée, en la grande Bourgogne, la terre gentille et délicieuse et abondante de tous biens, et vous serez mon époux, sans péché, par la grâce de Dieu."

Il monta avec Idoine sur son destrier, et ils sortirent du cimetière.

*

* *

Ils racontèrent à leur hôte l'étrange aventure ; puis, bien reposés de leurs fatigues, ils songèrent à prendre congé. Déjà les gens d'Idoine avaient quitté Lucques, fort marris du malheur arrivé à leur dame. On envoya un sergent sur un chasseur rapide : il les rejoignit sur la route. Ils le tiennent d'abord pour insensé et croient qu'il leur veut ravir l'argent que donna la comtesse à son lit de mort.

"Rien n'est plus vrai, dit le sergent, retenez-moi et envoyez un valet qui s'informe."

Ainsi fut fait. Les compagnons revinrent donc sur leurs pas, très joyeux de la bonne nouvelle.

La comtesse s'occupa aussitôt de se vêtir et parer de nouveau, car elle avait tout donné, robes et atours.

La Renommée est un oiseau bizarre, sans chair, os, ni plumes ; elle a le bec plus grêle devant qu'une pointe d'alêne, puis elle grossit tout d'un coup, la tête couvre une paroisse, le corps un comté, la queue tout un royaume ; elle sait beaucoup de langues, elle a des ailes immenses et vole en tous sens, traversant les pays et la mer salée.

La première nouvelle qui se répandit en Bourgogne et dans Nevers, y jeta la consternation ; la seconde y apporta la joie.

La comtesse ne cachait pas sa tendresse : devant tous elle montrait à Amadas les véritables sentiments d'une amie pour son ami, et lui en donnait mille doux témoignages.

Elle lui avoua comment elle avait menti par amour en controuvant l'histoire des trois enfants tués de sa main.

Ils s'entretinrent ensemble du moyen de mener leur aventure à fin bonne et raisonnable.

Ils prirent congé de leurs hôtes. Bientôt Amadas prit le chemin de la Bourgogne ; Idoine de son côté regagna Nevers avec sa suite.

Ce fut une grande allégresse lorsque Amadas parut au château de son père. Le bonheur des gens de Nevers ne fut pas moindre. Mais la pucelle avait son idée. Elle se feint gravement malade et mande le Comte.

Dieu ! que les femmes savent de tours et d'engins, mais à dire le vrai, ce n'est pas toujours pour faire le mal, souvent elles usent de finesse en tout bien et tout honneur.

"Écoutez, beau sire, dit-elle à son mari, je fus dans mon voyage ravie par un maufé. Mais j'allai à Rome pour ma maladie, et je priai tant que saint Pierre m'apparut avec trois femmes : les Destinées qui ont puissance et pouvoir sur toutes les âmes qui vivent. La première parla au saint, disant qu'elle m'avait tiré ce sort à ma naissance que jamais homme ne pourrait avoir plaisir de moi, et que je languirais, tant que nous serions ensemble. La deuxième, alors, dit en s'adressant à moi : "Le comte a été bien inspiré de ne pas vous avoir touchée, car il en serait mort. S'il est sage, il prendra femme ailleurs." Et la troisième dit : "J'ai fait savoir au comte, privément, en chambre close, la veille de ses noces, le péril qu'il courait en vous épousant."

"Là-dessus, elle disparut avec l'Apôtre.

— Amie, dit le Comte, vous ne m'avez menti en rien. Les trois fées m'ont annoncé tout ce que vous rapportez ici. C'est une destinée cruelle que la mienne, mais je vois qu'il n'y a plus qu'à nous séparer. Amie, il nous faut mander le Duc votre père."

Il y eut conseil privé devant le Duc à qui l'on raconta ce qui s'était passé depuis la veille du mariage. Evêques et clercs lettrés en prononcèrent, en bonne forme, l'annulation pour raison de parenté ou toute autre.

Le Comte prit bonnement son parti de se remarier. Il avait jadis aimé une vaillante pucelle, la fille du comte de Poitiers.

Le Duc voulut laisser à sa fille toute liberté pour choisir un autre époux.

Sur ces entrefaites, le Sénéchal, père d'Amadas était mort, laissant à son fils châteaux, cités et bourgs et autres fiefs qu'il tenait soit du duc, soit du roi de France.

Idoine manda une assemblée de barons et de vassaux. La sage pucelle les prit à part et les requit de lui choisir un mari.

Tous désignèrent Amadas.

Il y eut cour plénière à Dijon ; il y vint grand planté de bonnes gens pour célébrer les noces.

"Amadas, dit le Duc par grand amour, écoutez : je n'ai d'héritier que ma fille. Ma terre sera celle de son mari. Pour toutes vos vertus, pour le sénéchal, votre père, qui m'a si bien servi, je dois vous donner ma fille. Je suis vieil homme; j'ai assez du monde ; je veux, pour mes péchés, finir ma vie en religion. Je vous laisserai toute la Bourgogne."

Le même jour, au plus riche moutier de Dijon eurent lieu les épousailles, fête magnifique où le duc montra sa largesse.

La vertueuse Idoine et le loyal Amadas

goûtèrent enfin dans le privé les plaisirs que les amants prisent d'autant plus qu'ils les ont attendus davantage.

Le Duc vécut encore sept ans, retiré avec sa femme dans une abbaye. Amadas tint sa terre en paix, aimé des petites gens, et Idoine vécut longtemps auprès de lui heureuse et honorée.

NOTES

Druerie. Gage d'amour, de *dru*, *drue*, ami, amie.

Milsoudor. Cheval de prix (de mille sous).

Branc. Épée. *Ventaille*. Partie de l'armure protégeant le cou.

Breuil, *larris*. Ces mots, peu usités dans nos villes, se retrouvent soit dans les noms de famille, soit sur le cadastre, et sont encore familiers au peuple des campagnes. Un *breuil* est un taillis, souvent clos, servant de remise au gibier. Un *larris* est un terrain inculte et montueux.

Pautonnier, *frapaille*. Gens de rien. *Pautonnier* existe dans certains patois. *Frapaille* est à rapprocher de l'argot *frappe*.

Braïel. Ceinture de braies.

Vassal. Qualification honorable, s\Tionyme de chevalier.

Maufé. Diable.

Mer Bétée. Mer figée, coagulée, d'où gelée. Dans la géographie fabuleuse du Moyen Age, c'est tantôt la mer des régions arctiques, tantôt la Mer Rouge, qui inspirait un certain effroi aux navigateurs à cause de ses nombreux écueils et bancs de sable.

André MARY,
in *la Chambre des Dames*